

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

60-1 | 2022

Varia

Comptes rendus de lecture

Louis PINTO (dir.), *La Construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche*

NICOLAS SEMBEL

p. 265-269

<https://doi.org/10.4000/ress.7768>

Référence(s) :

Louis PINTO (dir.), 2020, *La Construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche*, Bellecombe-en-Bauge, Éditions du Croquant, 248 p.

Texte intégral

- 1 Cet ouvrage s'inscrit dans une tradition forte, propose un objectif ambitieux, et, notamment au vu des contributeurs et de leurs objets de prédilection, suscite des attentes élevées. « Pourquoi revenir sur la “construction d'objet” un demi-siècle après *Le Métier de sociologue* ? » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968), demande Louis Pinto dans l'introduction de ce livre qu'il a dirigé et qui est divisé en deux parties, « Parcours de recherche » (5 contributions) et « (Dé)Constructions d'objets » (6 contributions). Réponse : parce que la démarche de construction d'objet, « concrètement présente à l'esprit des chercheurs réunis » dans l'ouvrage, est d'une indéniable actualité ; dans le même sens, la réédition par l'EHESS en 2021 en format de poche du *Métier* par Paul Pasquali souligne également la « postérité de cette œuvre magistrale ». Les objets mobilisés sont très différents, voire « nouveaux », faisant penser aux numéros des *Actes de la recherche en sciences sociales*, revue fondée par le même Pierre Bourdieu. Plus étonnamment, à leur richesse se superpose l'hétérogénéité

d'un rapport très différent des auteurs à la démarche même de construction. La fin de l'introduction annonce un clivage inattendu : « Une première partie met l'accent sur la façon dont le travail de construction engage le chercheur dans ses croyances et ses attentes. La seconde, d'allure plus "impersonnelle", propose des réflexions sur la dialectique de la déconstruction et de la construction. » (p. 25).

2 Si l'engagement renvoie à la « réelle réflexivité » évoquée au début de l'introduction, mais qui ne figure pas sur la quatrième de couverture, la dialectique renvoie quant à elle à la « sociologie générale », évoquée comme centrale en fin de cette même quatrième de couverture, mais pas dans l'introduction. Dans la seconde partie, ce n'est plus le chercheur qui s'engage « dans ses croyances ou ses attentes », comme dans la première partie, mais la sociologie qui « s'engage ou se risque totalement » dans « chacun de ses objets ». *De facto*, aucun des chercheurs de la première partie ne se « risque totalement » dans la réflexivité : peut-être parce qu'aucun ne se risque totalement dans la construction de son objet ? Leur réflexivité est loin d'être construite comme objet, ce à quoi parviennent en revanche ceux de la seconde partie, pourtant plus « impersonnelle ».

3 Comment procéder ? La réponse est donnée par la seconde partie : par un engagement sans limites dans le « travail systématique de construction sociologique de l'objet », qui mène directement son promoteur, Vincent Dubois, au « point de vue de sociologie générale » (p. 123), jusqu'à sa conclusion sur la « nécessité » de construire l'objet « avec les outils conceptuels qui l'ancrent dans la sociologie générale » (p. 139), notamment celle, « concrète », de Marcel Mauss (p. 131). De façon remarquablement complémentaire, le texte suivant de Manuel Schotté critique « la construction de l'objet [qui] est en effet presque toujours présentée sous l'angle d'un horizon à atteindre », et plaide au contraire pour qu'elle soit concrètement atteinte précisément « sous la forme d'une déclinaison de tâches la rendant possible » (p. 143). Lui aussi œuvre à la « montée en généralité », et recherche ce qui peut « faire surgir de la généralité » (p. 157), dans laquelle la réflexivité est pour lui comme enchâssée (p. 150, p. 156). Selon la même hypothèse (qui émerge à la lecture plus qu'elle n'est explicitement formulée) d'une double construction d'objet concomitante de la réflexivité et de la généralité, Patrice Pinell assume pleinement dans sa conclusion que « la construction d'objet ne cesse qu'avec la décision d'arrêter la recherche » (p. 174), puisque pouvant n'apparaître « qu'à l'issue de la recherche » précisait déjà Pinto dans son introduction. Même tonalité d'appropriation résolue de la démarche avec Gérard Mauger, qui enchaîne deux « ruptures » pour conclure sur « une "nouvelle" construction d'objet qui cumule les acquis » (p. 192) d'une cumulativité non pas descriptive mais « plus ambitieuse » et « interprétative » (selon la distinction de Schotté). Laquelle cumulativité peut conduire à forger, même provisoirement, avec Bernard Pudal, des « concepts totalisants » tel celui de « socio-biocratie », que nous qualifierions pour notre part, et d'après Émile Durkheim, de « concepts bien fondés ». L'auteur ne lui trouve en définitive pas moins de dix intérêts, bien qu'étant « provisoire » et « pas totalement satisfaisant » – tout au long d'un *work in progress* qui n'est pas non plus ici posé comme un problème, sauf à considérer ne devoir travailler qu'avec des concepts « finis ».

4 En comparaison, on ne peut donc que constater les distances prises avec la construction d'objet dans plusieurs contributions de la première partie, et à quel point elles sont en décalage avec ce qui vient d'être mis en valeur. Charles Suaud montre que l'on peut partir de très (trop) loin pour construire la réflexivité en objet, par un « travail sociologique [...] à la frontière toujours de plus en plus floue du réflexif et du pré-réflexif » (p. 30). « Un objet que je crois un peu mieux construit » (p. 58) est « une précaution oratoire » prise par Marie-Pierre Pouly, qui, malgré une remarquable (dé)construction d'objet, « recouvre une double difficulté propre à l'expression de "construction d'objet" », décrite dans sa note 10 : quand s'arrête-t-elle ? Comment sait-on qu'un objet est bien construit ? Ses questions semblent sans réponses, alors qu'on en trouve (malgré tout) dans son texte mais surtout en seconde partie ; et elles ne sont aucunement identifiées comme des difficultés. Mieux, à la question de l'arrêt de la construction d'objet, Pinell répond en termes de « décision » du chercheur, c'est-à-dire

en lien avec son engagement, sa réflexivité prise dans une trajectoire, une subjectivité, et surtout dans une recherche. De même, l'autre question, celle de la « bonne » construction, n'est ici ni sans réponse ni même un problème : « travail systématique » (Dubois), refus de l'incertitude de « l'horizon à atteindre » et « tâches » précises rendant la construction (toujours) « possible » (Schotté).

5 Retour à la première partie : suite à une déconstruction d'objet parfaitement maîtrisée, Julien Duval conclut cependant sur « l'existence d'une certaine distance à la question de la construction de l'objet » (p. 84), distance absente des textes de la seconde partie ; ce qui le conduit à relativiser fortement l'actualité du *Métier de sociologue*, dont l'« atemporalité » serait un « présupposé » et qui ne doit pas être trop coupé « de l'époque dans laquelle il a été écrit » (p. 84). Après le doute et la distance, le relativisme prévaut avec Yvon Lamy : « l'objectivation de l'objectivation, en effet, ne peut qu'entraîner le chercheur dans un jeu de langage sans fin » (p. 102), qui se conclut sur une sorte d'impossibilité à la cumulativité et à la généralisation, du fait « des diverses formes de censure consciente et d'autocensure inconsciente », lesquelles ne sont curieusement pas proposées à la construction de la réflexivité comme objet sociologique. Ce renoncement à s'engager dans sa réflexivité s'accompagne d'un renoncement à la montée en généralité (ce qui vérifie notre hypothèse) : « par incapacité structurelle, je ne proposerai ici aucune voie qui se voudrait assurée de les contourner, les déjouer ou les dépasser ! » (p. 102). Pinto conclut ainsi cette première partie parfois déroutante : « le réel change, de même que nos principes de perception et de classement. Il n'y a pas d'objet construit... en béton » (p. 119).

6 Certes. Il n'en reste pas moins qu'au refus lancinant du « béton » de la première partie répond le « bétonnage » progressif de la seconde. On aurait cependant tort, selon nous, de balayer trop hâtivement le problème causé par ce décalage, par exemple en défendant le pluralisme des positions, ou en actant d'une irréductibilité entre la subjectivité de la réflexivité et l'objectivité de la construction d'objet (deux arguments en définitive plus « esthétiques » que scientifiques). Car un problème de légitimité peut finir par se poser.

7 En effet, la réflexivité affichée mais inachevée qui caractérise les contributions de la première partie, faute d'être construite comme objet, et pour cause, contribue en effet très différemment à la cumulativité, et pratiquement pas à la généralisation – cette dernière constituant un point d'arrivée inaccessible alors qu'elle devrait être, sinon un point de départ, du moins consubstantielle à la démarche. Dans cette première partie, le texte qui va le plus loin dans cette direction, car en écho avec l'introduction de l'ouvrage, est selon nous celui de Pinto, qui présente de façon remarquablement synthétique et sans réserve aucune les « moments du travail de construction d'objet », « travail long et patient » rappelait-il dans son introduction. Et il est tout à fait stimulant de repérer comment se construit la réflexivité comme objet à travers les contributions de la seconde partie, alors que ce n'est pas leur caractéristique première, comme le précise l'introduction de l'ouvrage. Par exemple, Schotté, en rappelant une évidence, induit un programme de recherche sociologique sur la réflexivité : « la pertinence d'un cas n'est pas fonction des caractéristiques intrinsèques du terrain d'enquête mais des interrogations que le chercheur y engage », qui seules permettent de savoir « ce qui peut être généralisé à partir de l'examen poussé d'une petite fraction du monde social » (p. 145). Le même auteur rappelle avec le Bourdieu de *Réponses. Pour une anthropologie réflexive* (1991), les modalités de la réflexivité qui rendent possible, non seulement l'engagement des croyances ou des attentes, mais bien la prise de risque totale, « couverte » par la sociologie, dans la construction de l'objet : « l'intuition raisonnée des homologues », « s'immerger complètement dans la particularité du cas », « accomplir l'intention de généralisation », etc. Incarnation d'un travail systématique, la sociologie générale ne peut être construite comme objet que par une démarche réflexive, elle-même construite comme objet. Il ne s'agit plus ici de doute, de distance ou de relativisme, mais bien de retrouver un souffle « atemporel » en effet, celui du *Métier de sociologue*, qui s'inscrivait dans celui, tout aussi atemporel selon nous, de Durkheim et

de Mauss, par exemple, et finalement de tous les auteurs mobilisés dans ce « classique ».

8 Cette atemporalité n'est pas une dé-historicisation mais une « dé-singularisation » (Schotté), vers l'universalisme de la vérité scientifique, laquelle ne peut être que « conquise » par des liens analogiques toujours plus cumulés, entre des configurations toujours plus différentes, travail qui ne pose *a priori* jamais problème. Atemporalité du *Métier* qui se prolonge directement selon nous dans l'ouvrage *Réponses*, où Bourdieu seul dialogue avec Loïc Wacquant ; mais aussi avec *l'Initiation à la pratique sociologique* (1989), trop modestement évoquée par Pinto dans la note 19 de son introduction, qui nous apprend, ou nous rappelle, que « Bourdieu avait souhaité un prolongement au *Métier de sociologue* mais sous forme d'exercices pratiques et il nous avait encouragés, P. Champagne, R. Lenoir, D. Merllié et moi, à faire un livre ». Il aurait été passionnant, mais cela a peut-être été fait ailleurs, de prendre toute la mesure du *Métier*, de son inachèvement – comme l'indique son sous-titre plus ou moins oublié « *Préalables épistémologiques* » –, et du fait des tomes suivants qui ne sont pas parus, à l'aune de cet ouvrage qui en est donc le prolongement direct 20 ans après ; et en lien tout aussi direct avec *Réponses* qui, loin de marquer une rupture générationnelle, conclut en quelque sorte le tryptique annoncé (épistémologie/pratique/réflexivité). Et finalement l'achèvement s'en trouve ici réalisé avec d'autres auteurs, pour lesquels la cumulativité est « l'horizon normal de tout chercheur » et non un « désir désespéré » selon la formulation d'Andrew Abbott, que Schotté critique, comme le « pessimisme », non scientifique, de Jean-Claude Passeron (note 43, p. 156). Cet éloge récurrent de la cumulativité dans les contributions de la seconde partie de l'ouvrage n'est pas sans mettre en question aussi la pertinence des arguments apportés dans trois textes de ce recueil qui traitent des rapports entre sociologie et philosophie : une partie de l'introduction de Pinto, notamment, des remarques de Suaud, et le texte de Benoît Gaultier questionnant, hors de la perspective cumulative, ce que la sociologie peut apporter à la philosophie. Insuffisamment construits, nous semble-t-il, notamment dans le référencement, et à la limite de la naturalisation, ces rapports constituent encore un passage obligé mais peut-être de moins en moins d'actualité, surtout depuis les travaux récents de Marc Joly montrant que les deux disciplines s'inscrivent dans deux régimes incompatibles.

9 La conclusion de Mauger correspond enfin à un bref et bel effort de synthétisation de « tout ou partie des communications présentées », où finalement chacun s'expose, en se risquant ou pas, met à l'épreuve sa propre scientificité sociologique, et où le collectif supposé s'effiloche à mesure que le commun censé le cimenter se fissure. Peu important en effet les objets (que nous n'avons volontairement pas mentionnés), pourvu qu'ils soient reliés par des « linéaments fondamentaux » (premier et principal indicateur de sociologie générale selon Bourdieu, dans son *Cours* de 1982). La conclusion de l'ouvrage s'inscrit finalement dans cet objectif, et prend résolument position en faveur d'une de ses deux tendances, à savoir celle d'un « cadre théorique cumulable » qui ne devrait pas être une option et qui impose salutairement de « renoncer au jeu des ismes », pour « travailler à produire, en la rectifiant pas à pas, une théorie unifiée du monde social » (p. 245-246). Par son clivage interne, cet ouvrage nous prouve que celle-ci n'est pas l'apanage d'une école ou d'un sociologisme, comme le montrait déjà *Le Métier de sociologue*, mais d'une démarche de construction d'objet qui ne peut laisser de côté ni la réflexivité ni la sociologie générale, puisque ne se déployant au contraire qu'à travers elles.

Pour citer cet article

Référence papier

Nicolas Sembel, « Louis PINTO (dir.), *La Construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche* », *Revue européenne des sciences sociales*, 60-1 | 2022, 265-269.

Référence électronique

Nicolas Sembel, « Louis PINTO (dir.), *La Construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 60-1 | 2022, mis en ligne le 06 mai 2022, consulté le 21 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ress/7768> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.7768>

Auteur

Nicolas Sembel

Aix-Marseille Université, ADEF

Articles du même auteur

Rachida BRAHIM, *La Race tue deux fois. Une histoire des crimes racistes en France (1970-2000)* [Texte intégral]

Paru dans *Revue européenne des sciences sociales*, 60-1 | 2022

Giovanni PAOLETTI, *Durkheim et la philosophie. Représentation, réalité et lien social* [Texte intégral]

Paru dans *Revue européenne des sciences sociales*, 53-2 | 2015

Romuald BODIN et Sophie ORANGE, 2013, *L'Université n'est pas en crise. Les transformations de l'Enseignement supérieur : enjeux et idées reçues*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, « Savoir/Agir », 213 p. [Texte intégral]

Paru dans *Revue européenne des sciences sociales*, 53-1 | 2015

Laurent MUCCHIELLI, 2011, *L'invention de la violence. Des peurs, des crimes, des faits*, Paris, Fayard, 340 p. & Laurent MUCCHIELLI, 2014, *Criminologie et lobby sécuritaire. Une controverse française*, Paris, La Dispute, 193 p. [Texte intégral]

Paru dans *Revue européenne des sciences sociales*, 52-2 | 2014

Dominique Schnapper, 2013, *Travailler et aimer. Mémoires*, Paris, Odile Jacob, 233 p. [Texte intégral]

Paru dans *Revue européenne des sciences sociales*, 52-1 | 2014

Droits d'auteur

Tous droits réservés